

Le joual les quat' fers en l'air

Maurice Arguin

Numéro 35, octobre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arguin, M. (1979). Le joual les quat' fers en l'air. *Québec français*, (35), 56–58.

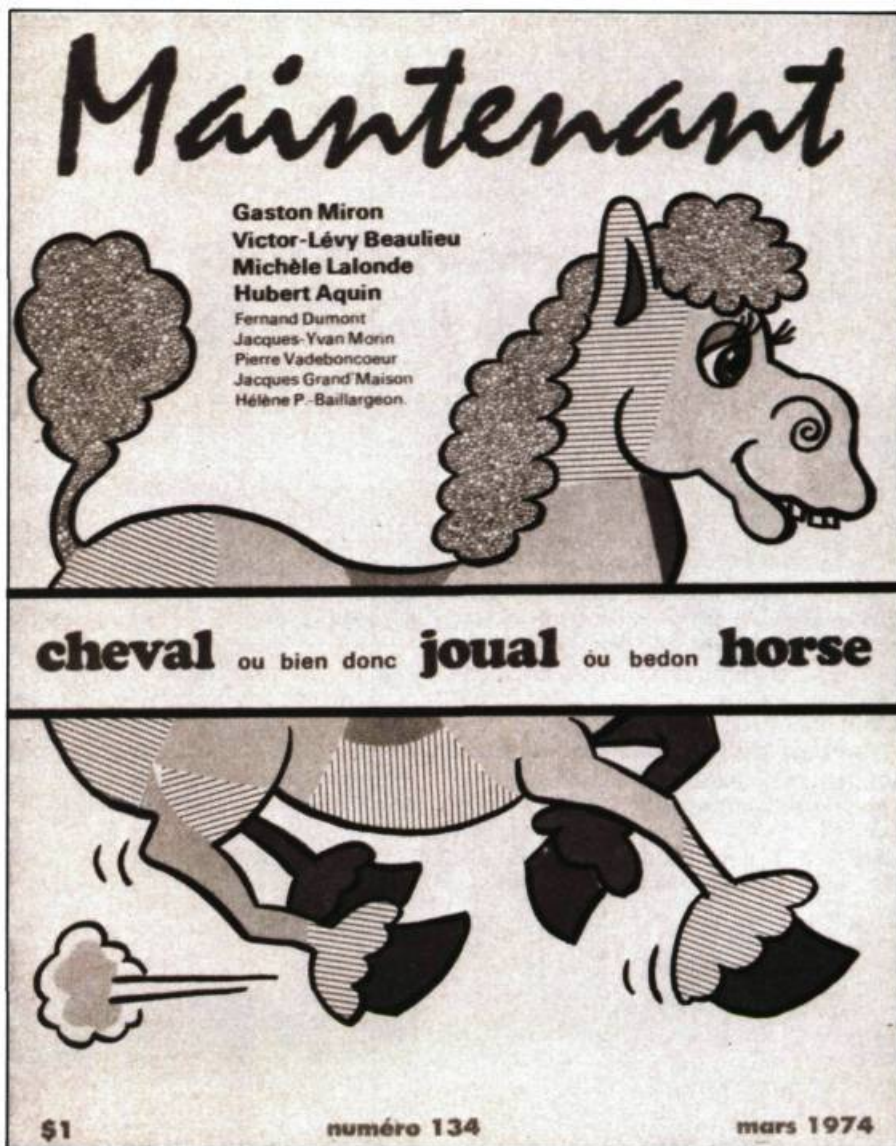
le joual les quat' fers en l'air

1964. Une bombe littéraire éclate au Québec: les romanciers de *Parti pris* foncent dans la littérature sur le dos de leur «joual». Non plus un «joual» de circonstance, qui donne du piquant à l'un ou l'autre des personnages, mais un «joual» systématique, de la première à la dernière page, langue des personnages et, même, du narrateur.

Le «joual» galope dans le roman avec *Le Cassé* (Jacques Renaud), *Le Cabochon* et *La Chair de poule* (André Major), *Pleure pas, Germaine* (Claude Jasmin); il hennit dans la poésie avec *L'Afficheur hurle* (Paul Chamberland) et *Les Cantouques* (Gérald Godin). Puis, en 1968, le «joual» monte sur les planches avec *Les Belles-sœurs* (Michel Tremblay). En 1973, après avoir écrit *Ben-Ur*, *Le Chemin de Lacroix* et *Goglu*, Jean Barbeau présente *Joualez-moi d'amour*. Tels sont quelques-uns des jalons parmi les plus significatifs de l'épopée «jouale».

La sorte de «joual»

Le «joual» du roman n'est pas vraiment le «joual» de la rue, mais ce n'est pas non plus une langue littéraire. En fait, le «joual», chez Laurent Girouard, Jacques Renaud, André Major, Claude Jasmin et Gérald Godin, en particulier, c'est une langue parlée, familière, populaire et parfois vulgaire; on y trouve de nombreux anglicismes lexicaux, des mots d'origine dialectale, des mots français vieillis, ainsi que des canadianismes, dont nombre de jurons. Sur le plan phonétique, l'écrivain pratique l'écriture-au-son, ce qui rend plus difficile la lecture, mais rend compte de certaines particularités de la prononciation québécoise; on remarque aussi que les termes anglais sont souvent prononcés à la française. Sur le plan syntaxique, de nombreuses constructions ou ellipses traduisent des



Couverture du fameux numéro de la revue *Maintenant*, qui a marqué l'apogée et la fin du débat sur le joual.

phénomènes courants dans la langue parlée familière ou populaire. Que le «joual» soit une langue parlée explique sans doute en partie son abandon hâtif dans le roman et son succès relativement durable au théâtre.

Le «joual», un bâtard

Le «joual» n'est toutefois pas qu'un français populaire. Sous la pression de l'anglais, surtout sensible à Montréal, il devient ce que plusieurs ont appelé, à la suite d'Étiemble, du *franglais*, un mélange d'anglais et de français.

Aussi les «partipristes» dénoncent-ils avec véhémence le bilinguisme et le biculturalisme qui, selon eux et selon l'histoire, ne peuvent produire qu'une langue et une culture bâtardes, phénomène transitoire, annonciateur de l'assimilation. Le «joual» apparaît donc

comme un symptôme du mal, la domination économique et politique qui provoque l'aliénation culturelle et linguistique.

Un «joual» qui en dit long

Le «joual», en effet, ne rue pas que dans les brancards de la langue. C'est la situation collective, prise dans son ensemble, qu'il dénonce et conteste, ainsi que l'ont souventes fois affirmé les «partipristes»:

[...] pour nous l'écriture devient une contestation du langage quotidien, le joual, qui n'est d'ailleurs pas un langage mais une maladie de l'âme, l'expression maladrolite et désespérante de notre impuissance historique¹.

Gérald Godin reprend la même idée en ces termes; «Le JOUAL, c'est le peuple du Québec photographié à l'infra-rouge;

ça lui révèle qu'il a des maudits problèmes.»² Laurent Girouard affirme, plus crûment, que la parole se fait « possession de notre marde pour la lancer à la face des bourreaux »³.

Ainsi, la littérature «jouale» rejoint l'idéologie «partipriste» qui rejette la société canadienne-française traditionnelle pour prôner l'avènement d'un Québec indépendant, laïc ou socialiste.

Un «joual» à deux faces

Le «joual» a deux faces, selon qu'on le regarde de devant ou de derrière, qu'on est positif ou négatif. Gérard Godin a exposé le caractère ambivalent du «joual» qui, d'une part, marque l'originalité des Canadiens français et, d'autre part, reflète leur situation de colonisés.

Pour Fernand Dumont, il ne faut pas trop médire du «joual» qui «a été et reste le plus fidèle compagnon et le témoin incontestable de notre survivance»⁴. Jacques Cotnam, pour sa part, y voit le signe de l'aliénation des Canadiens français, le «symbole de leur déculturation et le miroir de leur honte»⁵.

L'entreprise des romanciers «partipristes» a tout entière été marquée par cette équivoque, oscillant entre l'affirmation de soi ou la rédemption du «joual» et le dénonciation d'une réalité collective hideuse, à l'image du «joual», une langue pourrie. Ce n'est donc pas tant le «joual» que dénoncent les «partipristes» que la réalité qui le soutient; ce n'est pas tant le «joual» qu'ils glorifient que le fait qu'il témoigne d'une certaine originalité, signe que l'assimilation ne s'est pas faite.

Un vrai «joual» qui ne fait que passer

Pour les romanciers de *Parti pris*, il n'a jamais été question de faire toute une littérature «jouale». Dès le départ, ils savaient que le «joual» ne ferait que passer. Il s'agissait, pour eux, de reconnaître une réalité et de l'intégrer à la littérature. Le roman «joual» est un roman réaliste. Pour Jacques Renaud, il faut accepter d'être ce que l'on est, ce qui signifie s'exprimer avec «les mots qui lui viendront à la tête, les sons qu'il aura entendus, les marques qu'auront imprimées en lui les humains qu'il aura connus, méconnus, aimés ou haïs.»⁶ Pour Claude Jasmin, il s'agit d'écrire «avec le sentiment d'appartenir à une époque précise, à un milieu reconnu, admis et non méprisé»⁷.

Toutefois, intégrer la réalité d'ici dans la littérature ne constitue qu'une étape, si importante soit-elle. De même, sur le plan idéologique, la contestation appelle un renouveau. Le «joual», dans notre

MONDIA, ÉDITEURS



- Pour les professeurs de français. Pour les étudiants du collégial et de première année universitaire.

Qu'est-ce que la langue ? \$18.95
Jacques Leclerc

- Pour les professeurs de français du secondaire.

Enseigner l'orthographe. \$ 7.75
J. & J. Guion - Claude de la Sablonnière

- Pour les étudiants de première et deuxième secondaire

Apprendre l'orthographe — I \$ 3.50
J. & J. Guion - Claude de la Sablonnière

— Test diagnostique — I (paquet de 30) \$ 8.75

Apprendre l'orthographe — II (en préparation) —
J. & J. Guion - Claude de la Sablonnière

— Test diagnostique — II (paquet de 30) —

- Pour tous les étudiants du secondaire

Deux billets pour la première \$97.50
(diaporama - 80 diapositives couleurs)
Marcel Lamarre - Claude Roy

M MONDIA

Pour plus de renseignements:
Service pédagogique Mondia
1977 boul. Industriel
Chomedey, Laval H7S 1P6
667-9221 / 334-5759

littérature, c'est un cri, un avertissement. Il est la reproduction dans l'art d'une réalité dégradée qui doit être régénérée. Pour paraphraser Laurent Girouard, on pourrait dire que le « joul » se situe dans une période transitoire, entre la mort du Canadien français et la naissance du Québécois.

L'autopsie du « joul »

Le « joul » littéraire a suscité de nombreuses polémiques auxquelles les « partipristes » eux-mêmes ont largement contribué. L'objectif visé, qui était de susciter une prise de conscience, était largement atteint. Outre les articles de journaux et de revues, plusieurs ouvrages ont traité du « joul », sous ses diverses facettes :

Une culture appelée québécoise. Turi, Guisepppe. Montréal, Éditions de l'Homme, coll. *La Bibliothèque du nouveau monde*, 1971, 123[5] p.

Place à l'homme, Éloge du français québécois. Bélanger, Henri. Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, coll. *Aujourd'hui*, 1972, 254[1] p. (Publié en 1969, *Place à l'homme* dans *Écrits du Canada français*, n° 26).

The Shouting Signpainters. Reid, Malcolm. Toronto, McClelland and Stewart Ltd, 1972, 315 p.

Le Joul de Troie. Marcel, Jean. Montréal, Éditions du Jour, 1973, 236 p.

Parti pris littéraire. Gauvin, Lise. Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 217[2] p.

Parti pris: idéologies et littératures. Major, Robert. Ville LaSalle, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1979, 341 [3] p. (Cahiers du Québec, Collection Littérature).

Maurice ARGUIN

¹ André MAJOR, « le Romancier est un visionnaire », dans *Liberté* 42, novembre-décembre 1965, p. 493.

² Gérald GODIN, « Tendances et Orientations de la nouvelle littérature », dans *Culture vivante*, n° 5, 1967, p. 67.

³ Laurent GIROUARD, « Considérations contradictoires », dans *Parti pris*, n° 5, janvier 1965, p. 9.

⁴ Fernand DUMONT, *la Vigile du Québec. Octobre 1970: l'impasse?* Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1971, p. 60.

⁵ Jacques COTNAM, « le Roman québécois à l'heure de la révolution tranquille », dans *le Roman canadien-français*, coll. *Archives des lettres canadiennes*, tome III, Montréal, Fides, 2^e édition, 1971, p. 294.

⁶ Jacques RENAUD, « le Métier de romancier », dans *Liberté* n° 42, novembre-décembre 1965, p. 490.

⁷ Claude JASMIN, « Lettre ouverte à des autruches littéraires d'ici », dans *le Devoir*, 26 juin 1965, p. 9.

CARACTÈRE

Roger Lemelin, toujours hanté par la Haute-Ville!

Il a écrit une œuvre intéressante, d'un petit monde bigarré et vivant, entre 1944 et 1952. Comme avec *Un homme et son péché*, son œuvre boudée par le milieu universitaire a eu droit aux hommages du public qui aimait bien revivre *Au pied de la pente douce*. L'homme était un autodidacte même si le sport l'avait attiré: c'est un accident qui devait trancher. Il réussit comme écrivain, fut boursier, détenteur d'un Prix de l'Académie française et Prix David.

Pourtant, son œuvre ne se renouvelle pas après *Pierre le Magnifique*. Sa trilogie 1944-1952 a surtout traduit la difficile prise de possession de la ville qu'un clergé paternaliste et réactionnaire avait plutôt entravée. Lemelin ne pourra pourtant dépasser le stade du compte rendu — ce qu'il a fait habilement d'ailleurs. Pourquoi? À voir évoluer l'homme, on croit comprendre: il s'est plus élevé au-dessus de son sujet qu'il ne l'a transcendé. Lemelin est resté un électeur d'Ernest Lapointe dont il parle dans son deuxième livre. Il l'avouera dans sa triste conférence à la Canadian Press de Toronto: « Au plan des idées politiques, je crois plus que jamais que le Canada est fait pour les pionniers, c'est-à-dire le libéralisme économique, l'entreprise privée, le travail, l'imagination et l'esprit d'entreprise. J'ai toujours cru aux honneurs et aux privilèges dûs au mérite. J'ai toujours cru à l'émulation et à la concurrence, sans pour cela oublier les devoirs des gagnants envers les perdants ».

Si Duplessis est mort, que lui voit encore un électeur fidèle, même si Duplessis n'avait pas « l'à-plat-ventrisme » dont Lemelin a fait preuve à Toronto. Lancé dans les affaires au tournant des années soixante (grâce à son téléroman?), Lemelin réussira aussi d'une réussite tout à fait individuelle. Lui, s'en est sorti: il voit le Québec avec ses lunettes rouge nananne. Ce genre de lunette qui le fera tellement sursauter devant le mauvais langage de Claude Péloquin: on peut bien parler joul à la Butte-aux-moineaux ou au Faubourg-à-la-mélasse mais pas sur une fresque du Grand Théâtre où Ovide fréquente l'opéra!

Éditeur à *la Presse*, mieux payé qu'un premier ministre, Lemelin aurait pu infléchir le sort collectif des siens. Certains l'avaient cru quand il alla chercher Hubert Aquin dont il faut bien avouer qu'il se servit. Lemelin préfère parler de lui-même dans sa chronique « Au gré du temps » et faire publier ses conférences-sermons serviles: « Un Québécois errant », « L'écrivain et le journaliste », « Langue, esthétique et morale ». Dans son « Plaidoyer pour l'espérance », il y a même ce passage cynique:

Il y a un mois, épuisé par toutes les mauvaises nouvelles qui me tombaient dessus par les journaux, la radio et la télévision: chute du dollar, un Québec séparé, un Canada en faillite, des grèves épouvantables à l'horizon, la mort du pape, les percepteurs du fisc aux trousses de chaque Canadien qui ose gagner un peu d'argent, je suis retourné dans le quartier ouvrier où j'ai vécu dans une famille nombreuse au temps de la crise économique. Il me semble qu'à cette époque, j'étais heureux dans cette paroisse pauvre. Je n'ai pas été capable de garer ma voiture. Dans chaque rue étroite, devant les masures restées debout, des autos pare-chocs à pare-chocs, à perte de vue, à bâbord et à tribord, occupant la place des bicyclettes ou des berceaux d'il y a cinquante ans. Jadis, les femmes chantaient dans les cuisines; aujourd'hui, l'air sombre, de mauvaise humeur, elles attendent les chèques de l'assistance sociale, de l'assurance-chômage, en pestant contre les troubles électriques de leur équipement sophistiqué. Je me suis sauvé, chez les pauvres Anglais, à Londres.

Quand Roger Lemelin crée Denis Boucher

Roger Lemelin est un écrivain social qui a décrit une société sans nécessairement la comprendre. Ou s'il l'a comprise, il n'y paraît guère depuis que l'écrivain s'est affirmé réactionnaire, fustigeant le joul sans nuances, attaquant devant les Anciens de Laval « la force inouïe d'abêtissement collectif » de Radio-Canada et voyant dans la fonction publique « le refuge des gens